

MA RÉFORME

(Texte autobiographique de Jac PETIT-JEAN-BORET)
(Commencé le mardi 24 janvier 2023, à Barjac)

Prémices

Elevé dans une famille catho quand ça les arrangeait, j'avais au contraire très jeune une foi profonde que je développais à outrance, un peu comme une belle histoire (la Bible, c'était aussi bien que Pouf et Noiraud), puisque mon premier rêve de carrière était de devenir pape.

Vers douze ans, ma foi en Dieu fut remplacée par celle en Michel Tanguy, pilote fictif de Mirage IIIC. Je serais pilote dans l'armée de l'air. Cela me dura jusqu'à extinction en terminale de mes capacités scolaires pour suivre la filière et coïncida avec les fameux "trois jours", courte villégiature à Blois pour décider de mon avenir en temps qu'appelé au service militaire.

En ce temps-là, je trouvais encore cette étape comme "normale" pour faire de moi un homme, comme on disait. J'avais tout de même demandé l'aviation. Mais ce n'était pas pour tout de suite, mon maigre niveau d'études, Bac C, me donnait cependant le droit d'être sursitaire, cela voulait dire que je ne partirais que dans deux ou trois ans.

Il peut s'en passer des choses, en ce long délai, comme de rencontrer de nouveaux amis qui tous se faisaient réformer et qui me firent prendre conscience de ce qu'était en réalité l'armée.

De plus, Mai 1968 venait de débouler. Je n'y comprenais pas grand chose, je suivais le mouvement bêtement. Mais une chose devint sûre, je me ferais réformer comme mes amis, c'était un défi. J'avais viré ma cuti.

Plusieurs techniques s'offraient à moi, pieds plats, pilules, certificat médical, etc...

Celle qui me paraissait correspondre le mieux était de jouer la comédie, en l'occurrence au fou. Un de ces nouveaux amis m'avait expliqué en détails comment il s'y était pris : il voulait simplement être sculpteur dans la montagne. Il m'avait éclairé sur les pièges éventuels dans ce parcours plein de dangers, notamment vis-à-vis des gradés et surtout du département psychiatrique. Je commençai à potasser des bouquins de déviations psychiques et je choisis d'être schizo. Je répétais ce que je pouvais, je me donnais des consignes, préparais mon matériel, pour le reste, j'improviserais. J'aurai des tics faciaux. Par prudence, je me rasai le crâne, pas la moustache ni la barbe. Tout devait s'axer sur mon désaphage et mon incommunicabilité.

Le départ

Le jour "vena" comme dans la chanson, où je partis par le train de Bordeaux avec mon billet gratuit le 2 décembre 1971. Destination : la base de la marine d'Hourtin-Naval (sur la côte atlantique à l'ouest de Bordeaux). Heureusement que j'avais demandé l'aviation, sinon j'aurais pu me retrouver fantassin en Allemagne...

Je ne me rappelle plus trop mon arrivée dans la base. Je me souviens pourtant de défiler, nous les nouveaux encore en civil, mais déjà en rangs dans les allées.

Les autres troupes en uniformes de marins qui nous croisaient nous insultaient en se moquant de nous en nous traitant de tantes parce que pour la plupart, nous avions les cheveux longs. Ainsi allait la vie, et ça n'a peut-être pas tellement évolué au sein de la Grande Muette.

Mes vrais souvenirs commencent à la chambrée. Une grande salle triste avec une allée centrale jusqu'aux fenêtres grillagées séparant deux îlots de lits sur trois étages, dix paires de lits à chaque. Donc en tout soixante apprentis-matafs. Et sur les côtés, les casiers.

Le lendemain, passage chez le coiffeur. J'avais cinq millimètres de cheveux sur le caillou et le diminue-tifs me congédia. Un officier l'enjoignit cependant de me couper les cheveux... Un bel exemple de l'intelligence militaire ! Par contre, je devais raser ma barbe et ma moustache, bienvenues dans la marine "si elles étaient fournies". Les miennes, non.

Notre instructeur "Quartier-Maître" (équivalent à adjudant dans les autres armes) nous expliqua tout : comment plier avec un soin extrême et précis tous les vêtements du paquetage qu'on avait trimballé du dépôt à la chambrée, comment laver, repasser, comment faire notre lit pour qu'il ait du succès à l'inspection journalière, etc...

Notre quartier-maître, le plus vieux, bien simple, écrivait chaque jour sur notre tableau : "Instruction des feux à 22h00".

Je me mis alors en devoir d'appliquer mon programme prévu. J'avais emporté un monceau de feuilles de papier que je commençai à remplir à chaque occasion. N'importe quelle formule mathématique était ensuite codée en notes de musique. Dès que je pouvais, je me mettais sur ma paillasse et je calculais. Nous avions des cours et des exercices. Je m'arrangeai très rapidement pour me faire dispenser de "Tout sauf la théorie". J'étais ainsi confiné dans la chambrée pendant que les autres crapahutaient. Un moindre mal...

Un matin à sept heures, dans le froid atlantique hivernal, direction l'armurerie. Nous reçûmes chacun un fusil avec la consigne de ne pas le faire tomber, sans quoi châtiment extrême ! Nous partîmes sur l'esplanade en béton en rang par trois avec le fusil bien calé sur l'épaule. Le métal de la gâchette par laquelle nous étions censés le tenir par le pouce et l'index collait à la peau à cause du froid. Notre compagnie avait reçu son chant dédié : "Bon voyage pour les marins". Je ne résiste pas à l'envie pressante de vous faire profiter du texte accroché à la mélodie de "Glory, glory, alleluia". Un chef d'oeuvre de la bonne chanson française de marche.

Nous sommes partis de bon matin avant le jour,
Nous sommes partis de bon matin avant le jour,
La nuit était comme un four.

Longue est la route qui serpente devant nous,
Longue est la route qui serpente devant nous,
Mais nous irons jusqu'au bout.

Oui, nous aimons les jolies filles et le bon vin,
Oui, nous aimons les jolies filles et le bon vin,
Car nous sommes des marins.

Oui, nous marchons les traits tirés, les pieds poudreux,
Oui, nous marchons les traits tirés, les pieds poudreux,
Mais nous sommes tous heureux.

Glory, glory, alleluia,
Glory, glory, alleluia,
Bon voyage pour les marins.

Ceci ponctué par les "An, té, an, té, an, té, trois, quatre !" qui m'étonnèrent car je croyais en néophyte, que c'était "Une, deux, trois, quatre"...

Bref, moi un néopacifiste (merci les amis et mai 68), je n'allais pas me laisser porter ce maudit fusil.

Aussi, après quelques pas, je le laissai tomber et je fis semblant de m'évanouir, à la renverse en arrière. Comme nous étions en rang par trois et que j'étais au milieu, mes collègues adjacents s'arrêtèrent pour ramasser mon fusil et les trois autres derrière lâchèrent également leur riffle pour me rattraper. Catastrophe ! Un gradé accourut pour me relever et me faire porter à l'infirmierie. Sauvé !

J'en profitai bien sûr pour remplir quelques pages de calculs débiles.

Les pauvres conscrits qui partageaient mon malheur étaient tous bien obéissants. Et de coeur avec l'armée. Comme je me faisais systématiquement dispenser de "Tout sauf la théorie", je commençai à entendre "Petit-Jean, tire-au-cul**".**

Il fallait faire quelque chose ! Je "convoquai" notre chef de chambrée, un plus âgé qui avait été choisi pour sa barbe fournie et son allure responsable, à 17h18 au mess.

A 17h18 ponctuellement, je fis mon entrée au mess et repérai mon interlocuteur. Je lui fis part de mes "travaux" et de mon désarroi d'être traité de tire-au-flanc. Je lui expliquai, non sans oublier les tics nerveux que je m'étais donnés, que c'était très malvenu. Je le laissai là perplexe. Mais ma manoeuvre réussit, car le lendemain, tous mes cothurnes débordèrent d'attentions pour moi. "Petit-Jean, tu veux du chocolat ? J'ai reçu un colis**". "**Petit-Jean, tu veux des bouquins ?**". Ce à quoi je répondais, mal embouché "**Nan !**". Et je ne parlais bien sûr à personne. Je me remettais sur ma paillasse à "calculer". Je ne recevais ni colis ni courrier, l'ayant expressément demandé à mes parents et amis.**

Un soir, bataille de polochons générale dans la chambrée. J'eus le malheur de recevoir un polochon sur mon lit. Je me levai furieux et je les apostrophai : "**Ça suffit, laissez-moi calculer en paix !**" La bataille s'arrêta net. Puis fusa "**Petit-Jean, tu nous fais chier !**". Et la bataille reprit, mais je fus épargné par les traversins.

Un jour, je fus désigné comme digne de corvée pluche de patates. Pas moyen d'y échapper. Il y en avait un autre, peu réjoui de devoir partager avec un dingue une matinée de pensum. Nous n'avions pas d'"économies", de simples couteaux. Désagréable mais finalement anodin.

Plan d'urgence

Le temps passait, deux semaines déjà, mais rien ne progressait comme je le souhaitais. Les autres s'apercevaient bien que je n'étais pas "normal", les gradés non.

Je décidai de frapper un grand coup : tentative de suicide.

Je préparai soigneusement mon plan. Je ferais ça pendant le déjeûner, restant seul dans la chambrée. J'avais mon petit canif de poche Pirelli, je me tailladeraï les poignets une minute avant le retour des premiers du réfectoire.

Le jour H, je préparai une quarantaine de faux mégots dans mon cendrier portable, fumant hâtivement des cigarettes coupées en deux pour faire croire que j'avais énormément fumé. Un hic, cependant. Je n'étais pas seul dans la chambrée. Un autre "chtarbé" était resté et il était sur son lit. Je décidai que vraiment fêlé ou non, ça ne devait pas me freiner.

Je m'assis par terre au bout d'une travée, à l'opposé de l'entrée et sortis mon petit canif. Une minute avant, comme prévu, je commençai mon charcutage. Mais mon canif ne coupait pas bien. Pas de sang ! Merdre. Je recommençai à taillader plus loin et quelques gouttes voulurent bien s'exprimer. Bien peu ! Je me pressai les poignets essayant d'en extraire plus, et fis des moulinets. Peu de résultat. J'en avais cependant assez pour me barbouiller un peu les mains et le visage.

Et j'entendis les premiers arrivants. Je me remis à découper en faisant attention de ne pas exagérer.

Et là, cette vision est inoubliable, je vis le premier mangeant sa pomme arriver au bout de l'autre travée, s'apercevant de mon spectacle, retournant en arrière prévenir ses potes. Ils arrivèrent et je vis clairement quatre têtes superposées me regardant du coin des lits, interloqués. Les Dalton !

Moi, je faisais semblant de m'acharner sur mon canif en ahanant très fort.

Puis je perçus la voix de notre chef de chambrée les engueulant : "**Et quoi ? Vous le laissez faire ?**".

Il arriva en courant, me donna une gifle, jeta mon canif au loin, me porta (il était balaise) sur un lit à l'entrée et alerta les autorités.

Je me souviens alors du plus macho des quartiers-maîtres (avec son bérêt des commandos trop petit pour lui, mais c'était un signe de bravoure militaire). Il était assis près du lit, me tenait la main en me disant "**Oui, heu... Petit-Jean, (il lisait mon nom sur mon badge), je vous comprends bien**".

Et moi, facilement en pleurs avec la tension nerveuse, j'étais tellement perturbé par ma tragédie, je lui répondais : "**Non, vous ne me comprenez pas, 9996 au lieu de 10000 ! Vous vous rendez compte ? Toute ma matrice est à recalculer !**"

On m'embarqua en ambulance à l'infirmerie, où on me fit des points de suture et une piquouse.

La Psychiâtrie militaire

Mon coltar dura deux jours (je le sus après) et j'entendais des coups autour de moi. Mais je n'étais pas tout-à-fait réveillé, et les yeux encore clos, je me demandais ce que c'était.

Quand j'émergeai enfin, je m'aperçus que j'étais dans une chambre de deux à l'infirmerie, et que le voisin tapait sur le mur avec une de ses "rangers" pour tuer les cloportes qui pullulaient dans l'hosto.

C'était un "engagé", sympa au demeurant, mais désolé car il allait être réformé, la honte pour lui !

Le lendemain matin, au petit déjeuner, je reçus une convocation, afin de me présenter à neuf heures chez le psychiâtre.

Haha ! Enfin du lourd !

J'attendis sur le palier, debout, en l'absence de chaises. Je calculais, bien sûr et je remplissais mes pages. A midi, on me dit d'aller déjeuner et de revenir ensuite. L'après-midi passa comme le matin et on me donna une nouvelle convoc pour le lendemain matin.

La journée passa comme la première. Et la troisième de même. Il me fallait agir, on attendait sûrement ça de moi...

Je me décidai, allai jusqu'à la porte fatale, l'ouvris rageusement, et déclamai : "Je sais bien, vous me faites patienter ainsi pour m'empêcher de calculer. Mais j'y arriverai !" Et je claquai la porte.

Même pas deux minutes plus tard, le psychiâtre me faisait entrer dans son bureau.

Le délire

J'étais pleinement concentré, prêt à déjouer tous les pièges qu'il n'allait pas manquer de me tendre, lui expert, moi apprenti-sorcier. C'était un jeu très risqué.

De derrière son bureau, il me scrutait avidement. Il avait la quarantaine, un visage impénétrable.

Il commença par me demander mes raisons de vouloir en finir avec la vie.

Et je commençai mon cours : **"Vous comprenez, 9996 au lieu de 10000 dans ma matrice stochastique bi-harmonique absolue. Tout est à recommencer. J'ai du mal à calculer dans cette ambiance défavorable"**.

"Votre matrice stochastique bi-harmonique, heu, absolue ?"

"Oui, je vais vous montrer". Et je sortis une énorme liasse de papiers remplis de la poche intérieure de mon caban, et commençais à lui expliquer mes calculs, avec en couronnement ma fameuse matrice.

J'avais tapé ma matrice à la machine avant de partir de chez moi, c'était un tableau de 24 colonnes de nombres inférieurs à 1. En-dessous de la matrice, j'avais stipulé **"Je déclare être le génial inventeur de la matrice stochastique bi-harmonique absolue, ceci afin de prévenir tout vol avant le dépôt du brevet"**.

Et j'avais tamponné un peu partout des fleurs fantasques, un jouet d'enfance retrouvé.

Il l'observa longuement et sonna. Un matelot entra, il lui donna ma matrice en lui demandant des photocopies. Alarmé, je me levai en criant **"Non, c'est encore secret !"**.

Il me rassura en me disant que c'était seulement pour ses archives. Encore inquiet, je me rassis et me calmai.

Les parents ! Quelle relation avais-je avec eux ? J'éludai, je ne voulais pas parler de mes parents, bien gentils mais incompétents.

Les questions continuèrent, banales mais incisives, et je répondais toujours à côté de la plaque. Il me demanda pourquoi je faisais ça (il imita mes tics). Je répondis que je ne faisais pas ça !

Puis vint la question rouge : "Vous voulez vous faire réformer ?" Je bondis ! " Non, je suis normal, je veux faire l'armée, seulement j'aimerais avoir une chambre à part pour ne pas être dérangé par les "autres". Et puis, avec un ordinateur, je m'épargnerais bien des calculs et je ne risquerais pas de me tromper comme c'est arrivé".

"Vous croyez que l'armée va vous prêter un ordinateur ? Quel avantage en tirerait-elle ?"

"Oh, vous savez, avec ma matrice stochastique bi-harmonique absolue, je serais capable de composer des sonneries de clairon !"

J'avais une envie de pouffer en disant ça, mais je restai très très sérieux, c'était si important...

Et je continuai sur ma lancée... "Oh, vous pourriez me prêter votre machine à écrire, je dois absolument écrire à Xenakis pour le mettre au courant !"

Et là, il me répondit : "Non, mais ne vous inquiétez pas, vous allez pouvoir faire ça bientôt tranquillement de chez vous, je vais vous réformer ! Vous comprenez pourquoi ?"

"Oui, vous m'avez dit, l'armée ne me prêterait pas d'ordinateur", répondis-je fort déçu !

Et là, il me regarda très longuement, à mon avis se demandant si c'était du lard ou du cochon, je soutins son regard, toujours déçu et il acheva : "Vous pouvez faire votre valise, vous partez demain".

Je me levai, pitoyable et sortis, mon cerveau battait la chamade, j'avais réussi, hurra, mais je ne montrai aucune réaction à quiconque. Je devais continuer ma comédie encore un mois ou deux, comme m'avait conseillé mon ami.

Délivrance

Le lendemain matin, je faisais ma valise, c'était le 23 décembre, l'aumônier de la base entra avec un paquet bien ficelé avec du ruban multicolore.

"Tenez, de la part de l'aumônerie pour Noël !".

"Merci, posez-le là".

Ma valise était ouverte sur le lit, et à l'intérieur du couvercle, j'avais collé une page écrite en simili-kobaïa (le langage secret du groupe Magma) et en gothique. Il s'approcha :

"Oh, comme c'est joli, c'est du suédois ?"

"Nan, c'est un poème codé pour louer et stimuler mon intelligence !"

"Ah bon, eh bien bon Noël !".

J'étais prêt pour le départ. Mais j'eus une surprise. Je partais en bus bondé des autres troufions. Merdre ! Eux partaient en perm' pour Noël, moi non. Mais je devais redoubler de vigilance et continuer ma comédie, imperturbablement.

Arrivé à la gare de Bordeaux, je cherchai une cabine téléphonique éloignée pour dire à mes amis que j'arriverais tard à Austerlitz.

Voyant le train à quai, j'appris qu'il n'était composé que d'un fourgon et deux voitures, une pour les permissionnaires, l'autre en première classe. J'avais mon retour gratuit, mais craignant cette promiscuité, je me surclassai pour être tranquille en première. La voiture était presque vide, mais une recrue me repéra au cours du trajet et vint me demander :

"Alors, tu es réformé, c'était du bidon, hein ?"

"Laissez-moi en paix !" Ce qu'il fit, heureusement, mais j'étais sur mes gardes.

Retour à Paris

Arrivé Gare d'Austerlitz, je rasai les murs et ne tardai pas à croiser mon ami qui m'avait conseillé. Il me vit et continua son chemin, bravo ! Je fis demi-tour et le suivis de loin. Sur le grand parking, m'attendaient une quarantaine de copains qui m'accueillirent avec joie. Quelle gratitude au fond de moi ! Quel chaud au coeur.

"Alors, tu as réussi ?"

Et je fus assez espiègle pour leur répondre : "Non, j'ai échoué, je pars pour Nouméa la semaine prochaine".

"Mais non, il faut t'accrocher, tu as encore une chance..."

"Non, ils ont déjoué mon scénario et j'ai avoué, c'est trop tard".

"Ah zut, ça ne fait rien, on va aller boire un pot et tu nous raconteras".

Et nous voilà vers minuit dans un grand bar du quartier République.

Je me levai alors, et leur dis "Bande de petits incrédules, j'avais juré de me faire réformer, eh bien j'ai réussi !"

Et ce fut le délire ! Que c'était bon de les retrouver et de ne pas avoir la honte d'avoir foiré.

Ils me ramenèrent ensuite chez moi, enfin chez mes parents. Il était trois heures du matin. Je sonnai, mon père vint m'ouvrir et me demanda "Alors, tu es réformé ?" "Oui". "Bon, c'est bien. Va voir ta mère, elle est réveillée."

J'allai dans sa chambre et elle me demanda pleine d'espoir "Tu es en permission ?"

"Non, je suis réformé !" Elle grogna "Ah, tu as réussi, malheur sur nous ! Bon, ta grand-mère est morte ce matin".

Ma chère grand-mère qui avait fait mon éducation avec persévérance, malade depuis longtemps. Ça a éteint mon euphorie.

J'ai attendu deux mois pour recevoir la confirmation de ma réforme avant de reprendre le cours de ma vie. Mais le plus dur de ma réadaptation fut de me débarrasser de mes tics faciaux. C'était devenu un automatisme.

Suites

Tout allait pour le mieux jusqu'à ce que deux ans plus tard, je veuille passer mon permis moto. Je pris mes cours et à la fin, je remplis ma demande, sur laquelle je cochai la case "Réformé de l'armée". Misère, c'était incompatible avec la conduite, je pouvais être dangereux sur la route...

Je dus aller passer une contre-visite à Versailles où je racontai mon histoire. D'accord, mais nous devons être sûrs, vous devez obtenir une contre-expertise d'un psychiatre.

Je trouvai un psy à perpète qui écouta mon histoire. "Bon, je vois que c'était une comédie, mais il y a quelque chose qui ne tourne pas très rond chez vous... C'est bien l'armée, vous auriez fait des voyages !" "C'est votre opinion, pas la mienne". "Je parie que vous fumez des joints". "En effet". "Vous voyez, ce n'est pas normal. Mais bon, je vais signer votre contre-expertise".

Heureusement, sinon je ne l'aurais pas payé, et assez cher évidemment. L'histoire traîna, et pour je ne sais plus quelle raison, je ne passai pas l'épreuve.

Pas grave, l'important pour moi était d'être réformé. RD2 : **Réformé Définitif Second degré**. Le plus haut degré de réforme, je ne serais jamais soldat, même en cas de mobilisation. Evidemment, ils préféreraient se débarrasser de moi à temps, avant qu'ils ne soient obligés de me verser une pension à vie.